

« tres un saint, mais qui était à coup sûr, du « moins ce jour-là, une grosse bête, agite de toutes ses forces sa cloche pour obtenir le silence, « comme si le silence de cette multitude, n'avait « pas été dans la circonstance présente, plus à redouter que ses cris (1). Le jugement est bref et net. Jules Simon qui, représentant des Côtes-du-Nord, assistait à la séance du 15 mai, n'est pas tendre pour Buchez : « Il se trouva, écrit-il, que ce président n'avait ni fermeté, ni présence d'esprit. Il ne savait lequel entendre. Lorsque l'assemblée fut envahie le 15 mai, il ne sut littéralement où donner de la tête ; le bureau était encombré, tout le monde lui parlait à la fois et lui donnait des conseils contradictoires. Pendant ce temps les orateurs se succédaient à la tribune. Que disaient-ils ? Il n'en savait plus rien. Deux orateurs parlaient ensemble, puis trois, puis quatre. La tribune était comme ces tréteaux que l'on voit à la porte des saltimbanques et où tous les acteurs de la parade hurlent et gesticulent à la fois. Qui étaient ces acteurs ? Il ne les reconnaissait plus et il avait une bonne raison pour cela, c'est que tous ceux qui l'entouraient et avec qui il parlait, étaient sans qu'il le sût, des envahisseurs. Il avait signé l'ordre de battre un rappel, on lui mit sous les yeux un ordre tout écrit de ne pas le battre. Il le signa également.

Corbon, vice-président, qui depuis quelque temps se tenait à côté de lui, prit le parti de lui conseiller la retraite et de prendre sa place. Il était temps : ce pauvre Buchez ne voyait plus qu'une mer devant lui. Il disparut comme s'il avait été englouti dans une trappe. C'est qu'il avait été englouti, en effet ; on ne le revit plus. Il acheva, grâce à Corbon, son mois de présidence, mais il ne joua plus, à partir de ce jour-là, aucun rôle dans l'assemblée, ni ailleurs. Ce n'était pas une catastrophe ; c'était une disparition subite et complète, unique peut-être en son genre (2). » Plus tard, en 1893, dans une amicale discussion avec M. Ott, et dans le journal *Le Temps*, M. Jules Simon a été moins sévère à l'égard de Buchez (3).

M. Quentin-Bauchart, le rapporteur de la commission d'enquête nous a laissé, lui aussi, des mémoires qui ont été publiés en 1901, par son fils (4). Il y consacre à la journée du 15 mai, de

longues pages, mais il ne blâme pas Buchez et il a pour l'attitude de l'assemblée cette appréciation que je tiens à citer. « Quand à l'assemblée, écrit-il, « l'histoire dira qu'elle a été admirable pendant « les quatre mortelles heures que dura cette crise. « Ni les menaces, même les menaces de mort, ni « les provocations si désordonnées et si violentes « quelles fussent, ne purent réussir à lui arracher « un vote contraire à sa dignité et à son honneur. »

Cet éloge de l'assemblée ne rejaillit-elle pas sur son président ? L'attitude de l'une ne fut-elle pas dictée par celle de l'autre ? Cette appréciation du rapporteur de la commission d'enquête, Bonapartiste ardent, nullement suspect de sympathie pour le Président de l'Assemblée, suffirait déjà pour faire naître un doute sur la légende de la déplorable faiblesse de Buchez. Il faut voir les choses de plus près et se garder des opinions préconçues. Les papiers de Buchez, légués par M. Ott à la bibliothèque de la ville de Paris, le journal manuscrit d'un membre de l'Assemblée Constituante (1), des souvenirs recueillis de la bouche de quelques autres et un examen attentif des pièces officielles citées aux débats judiciaires ou réunies dans les volumes de la commission d'enquête, m'ont permis de me faire une opinion personnelle et raisonnée qui restitue à Buchez, sa véritable physionomie dans cette mémorable journée du 15 mai.

Je la dirai aux lecteurs de la *Revue Bleue*. Dès la fin du second Empire, elle offrait aux idées et aux hommes de 1848, une hospitalité qui ne fut pas toujours sans courage ; elle ne saurait la leur refuser, à l'heure où leurs rêves généreux se réalisent dans le monde.

HENRY JAUDON.

Conseiller à la Cour des Comptes.

L'AUTOMNE A NOHANT

« L'automne est un andante mélancolique et gracieux qui prépare admirablement le solennel adagio de l'hiver. » Cet andante, que célèbre George Sand tout au début de *François le Champi*, je viens de l'entendre à Nohant même, en cette fin d'octobre qui prolonge, dans la tiédeur de ses ors, les belles journées d'un heureux été. J'ai voulu évoquer, dans son Berry, l'illustre romancière qui est encore là-bas, sur les bords de l'Indre, « la bonne dame de Nohant ».

Parmi les écrivains qui furent des paysagistes,

(1) M. Auguste Médal, représentant du peuple pour le département de l'Aveyron.

(1) *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, publiés par le Comte de TOCQUEVILLE, p. 180.

(2) JULES SIMON. *Premières années*, page 410.

(3) *Le Temps* des 10 et 22 février 1893. « Mon Petit Journal ».

(4) *Etudes et Souvenirs sur la Deuxième République et le Second Empire*, par QUENTIN-BAUCHART. Mémoires posthumes publiés par son fils. 1^{re} Partie, page 18.

beaucoup brossèrent de plus brillants tableaux ; il en est peu qui sentirent et aimèrent aussi vivement la nature. Dans une étude sur Flaubert, j'ai noté combien, à ce point de vue, elle était loin de lui. « Tu ne veux pas être l'homme de la nature, lui écrivait-elle, tant pis pour toi ! La nature seule sait parler à l'intelligence une langue impérissable, toujours la même, parce qu'elle ne sort pas du vrai éternel, du beau absolu. » Quelque vingt ans, plus tôt, dans la première de ces *Lettres d'un voyageur* où elle mit le meilleur de son âme et de son art, elle disait déjà à Musset : « Tu te souviens que, quand nous partîmes de France, tu n'étais avide, disais-tu, que de marbres taillés. Tu m'appelais sauvage quand je te répondais que je laisserais tous les palais du monde pour aller voir une belle montagne de marbre brut dans les Apennins ou dans les Alpes. Tu te souviens aussi qu'au bout de peu de jours, tu fus rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Le plus doux souvenir qui te resta dans la mémoire fut celui d'une eau limpide et froide où tu lavas ton front chaud et fatigué dans un jardin de Gênes. C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. » Pour George Sand, la nature était une mère bienfaisante qu'elle ne cessait d'opposer à la société, injuste par essence. La profession de foi qu'elle fait à Mme d'Agoult, en 1836, commence par ces mots : « Se jeter dans le sein de mère Nature ; la prendre réellement pour mère et pour sœur ». A son avis, la nature rend amour pour amour. « Elle est toujours fidèle, aurait-elle répété avec Emerson, à celui qui se fie à sa fidélité. »

Aussi bien, dans l'œuvre si touffue de la romancière, ses paysages nous donnent-ils un plaisir particulier. — C'est d'abord qu'ils sont vrais. George Sand n'écrivait jamais de *chic*. Ce n'est pas elle qui aurait déclaré, avec un sourire, comme l'un de nos écrivains partant pour l'Égypte : « Je verrai ces rives du Nil que j'ai si bien dépeintes ! » Elle avait plus de candeur. « J'aime à avoir vu ce que je décris, affirme-t-elle. N'eussé-je que trois mots à dire d'une localité, j'aime à la regarder dans mon souvenir et à me tromper le moins que je peux. » — C'est ensuite qu'ils sont écrits dans un style pictural qui met tout en relief. Un exem-

ple parmi des milliers : ne dirait-on pas qu'un peintre a regardé ce panorama du Berry et noté « une harmonie générale de verdure sombre tirant sur le bleu... des champs plus pâles et des haies plus claires sur les plateaux faisant ressortir les masses voisines... des fuyants mystérieux sous d'épais ombrages, des *traines* d'un vert d'émeraude... » ? Comme on l'a déjà remarqué, il n'y eut guère que Fromentin, au siècle dernier, qui ait eu cette manière simple, infiniment délicate et sensible, mais aisée et naturelle, de voir les choses. — C'est enfin qu'ils sont le plus souvent associés à un sentiment. Sous le titre de *Paysages passionnés*, qu'un éditeur choisit jadis pour réunir quelques-unes des pages où j'ai essayé de montrer combien la nature agit sur notre sensibilité, quel recueil d'émouvants morceaux l'on pourrait faire avec les descriptions de George Sand ! Presque toujours, chez elle, les sentiments jouent autour des paysages, « ajoutant l'infini de la nature à l'infini plus mystérieux de l'âme ».

Ce qui est assez curieux à noter, c'est qu'on savoure ces descriptions sans presque se douter qu'elles sont des descriptions. Nul écrivain n'a su, plus simplement et avec moins de recherche, communiquer l'émotion que donne un paysage. Faguet a justement indiqué que Sand voit en quelque sorte la nature du dedans. Elle ne regarde point les choses de loin et de haut, comme Chateaubriand ; elle ne prête pas aux objets ses propres sentiments, comme Lamartine ou Hugo, et ne les fait pas vivre de sa vie. « Elle vit de la leur, s'en laisse pénétrer et intimement envahir, toute passive, mais encore passive sans effort, et sans cette affectation à se confondre et à se perdre dans le monde matériel qui est le défaut de ses imitateurs. »

Aussi faut-il reconnaître que, loin du Berry, elle réussit moins bien ses paysages. Dans les Pyrénées, à Venise, en Provence, en Savoie, elle s'évertue, souvent brillamment, à montrer ce qu'elle voit et ce qu'elle admire ; mais on sent l'application, et le tableau reste, en quelque sorte, extérieur. Ses meilleures peintures sont celles que sa main a pour ainsi dire tracées d'elle-même, sans qu'interviennent cerveau et volonté. Elle en avait, du reste, conscience. « Je suis devenue un miroir d'où mon propre reflet s'est effacé, tant il s'est rempli du reflet des objets et des figures qui s'y confondent... Il y a des heures où je m'échappe de moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme, et sensations changeantes, mobiles, indéfinies : des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'é-

panouïs au soleil, où je dors sous les feuilles, où je vis avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille avec les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans tout un milieu qui est comme une dilatation de mon être. » La pastoure des champs du Berry, la rêveuse enfant des bruyères et des bois contemplait les paysages pendant des heures entières, de ses grands yeux immobiles qui semblaient regarder sans voir. Elle était vraiment alors celle que Lemaître appelait, d'un mot charmant, mais un peu irrévérencieux, « la douce Io du roman contemporain », et mieux encore la « somnambule de jour » dont parle Dumas, dans la célèbre préface du *Fils naturel*, où, à propos d'ailleurs d'un tout autre objet, il écrivit sur George Sand une page d'une si profonde intuition. Il nous montre la romancière descendant, en plein midi, les marches de son perron. « Elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire... elle s'arrête... elle écoute : quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ! Quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme... Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine, — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, — la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible. »

*
* *

En 1852, dans la notice qui précède *Valentine*, George Sand écrit : « Je retournai dans le Berry en 1832, et je me mis à peindre la nature que j'avais sous les yeux depuis mon enfance. Dès ces jours-là, j'avais éprouvé le besoin de la décrire ; mais, par un phénomène qui accompagne toutes les émotions profondes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, c'est ce qu'on désire le plus manifester qu'on ose le moins aborder en public. Ce pauvre coin du Berry, cette Vallée-Noire si inconnue, ce paysage sans grandeur, sans éclat, qu'il faut chercher pour le trouver, et chérir pour l'admirer, c'était le sanctuaire de mes premières, de mes longues, de mes continuelles rêveries. Il y avait vingt-deux ans que je vivais dans ces arbres mutilés, dans ces chemins raboteux, le long de ces buissons incultes, au bord de ces ruisseaux dont les rives ne sont praticables qu'aux enfants et aux troupeaux. Tout cela n'avait

de charmes que pour moi, et ne méritait pas d'être révélé aux indifférents. Pourquoi trahir l'*incognito* de cette contrée modeste ? » Nul écrivain n'a plus chanté son pays. Pas un coin où ne se déroule quelque scène de ses innombrables romans. Elle fut vraiment l'âme lyrique de cette terre qu'elle avait sentie et aimée dès son enfance, à cet âge où les sensations, même inconscientes, laissent des traces ineffaçables dans notre imagination, à cet âge où le jeune Ruskin émerveillé, contemplant la plaine de Croydon, s'écriait que les yeux lui sortaient de la tête. Elle vivait comme les petits paysans du voisinage, courait les *trains* et les *pâturages* avec les fillettes des fermes et des chaumines d'alentour. Plus tard, au retour du couvent, elle se mêle de nouveau à la vie champêtre, fait, sur sa jument Colette, de longues promenades, des « rêveries au galop », comme elle les appelle. Pendant ses premières années de mariage, avec ses deux beaux enfants qui sont sa joie et sa consolation, elle devient tout à fait la « campagne engoudie » dont elle parle dans ses lettres. Elle donne si peu l'idée de la future George Sand que, lorsqu'elle publie ses premiers romans, ses meilleurs amis s'étonnent et ne la reconnaissent pas. Nérault, celui qu'elle appelait le Malgache, lui écrit après *Lélia* : « Ça ne vous ressemble pas, à vous qui êtes gaie, qui dansez la bourrée, qui appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le calembour, qui ne cousez pas mal et qui faites très bien les confitures. » Ensuite, elle ne quitte plus guère Nohant, savourant toutes les heures de cette existence aux champs dont on ne soupçonne pas le passionnant intérêt et le charme indicible, si l'on ne s'y est point mêlé, saison par saison, jour par jour. J'ai pu, une année, en faire la délicieuse expérience ; malgré tout ce que je savais de la campagne, si souvent entrevue dans de fréquents mais rapides voyages, je ne compris le poème virgilien que pendant un séjour de plusieurs mois où j'ai vécu la vie des paysans...

Ce n'est pas seulement dans les romans de George Sand que l'on trouve maintes descriptions du Berry ; sa correspondance en est pleine. Elle éprouvait comme un besoin de célébrer son pays et de faire aimer cette terre, dont elle avait la fraîcheur, la force et la santé. Elle en vantait à tout propos les aspects, quelquefois avec assez d'humour. Qu'on en juge par ce joli passage d'une lettre inédite qui m'a été communiquée. « Vous ne trouverez à Nohant ni fleuve, ni cours d'eau digne du nom de rivière, mais un ruisseau, un *rio* comme disent nos paysans, l'Indre, que l'on enjambe pendant l'été, et qui, l'hiver, devient parfois large et impétueux comme le Rhône à Lyon.

Il n'y a rien de si tranquille, de si humble, de si caché sous le feuillage, de si bon enfant, quand il se promène, la canne à la main, à travers nos prairies. C'est une baignoire de poche, mais elle est bien jolie, bien claire, courante, ombragée, avec des monticules de sable pour s'asseoir et fumer son cigare, en regardant courir les goujons et les demoiselles... Ah ! quelles demoiselles ! vous en seriez fou et il y en a par milliers. Je ne parle pas des *miennes* ; celles qui voltigent sur l'Indre ont le corsage encore plus fin, des ailes d'or, d'azur et d'émeraude. Elles naissent et meurent parées et splendides comme les lys des champs. Pour les approcher et les admirer sous les herbes du rivage, je me flanque souvent dans des trous, car l'Indre en a d'assez perfides, mais cela ne me corrige pas ; je fais ce que vous ferez souvent dans votre vie, je m'enfonce et je risque de me noyer, ou je barbotte dans la vase, le tout pour attraper des demoiselles qui se moquent de moi. Les naturalistes appellent ces beaux êtres *agrions*. Quel vilain nom ! et comme le nom populaire est plus joli et plus poétique ! Ce sont de vraies demoiselles ; j'ai remarqué et j'ai senti, en les pourchassant, qu'elles avaient une grande prédilection pour les ronces et les orties ; encore un trait de caractère qui les rapproche de la jeune race féminine : il faut se piquer et s'écorcher pour en approcher... »

On peut presque dire que George Sand a découvert le Berry. « C'est le Poussin, déclarait Ingres, qui inventa la campagne de Rome. » Boutade qui a un fond de vérité. Un peintre, un poète, un écrivain, créent à nouveau les paysages ou tout au moins nous les révèlent. Que de sites n'ont ému véritablement notre sensibilité qu'à partir du jour où un artiste nous en a traduit la beauté ! Sans George Sand, quel touriste songerait à s'arrêter à la Châtre et à visiter la Vallée-Noire ? Non, certes, qu'elle s'illusionnât sur la beauté de sa province. A un ami qu'elle invitait, elle la présentait ainsi : « Le pays n'est pas beau généralement chez nous : terrain calcaire, très *fromental*, mais peu propre au développement des grands arbres ; des lignes douces et harmonieuses ; beaucoup d'arbres, mais petits ; un grand air de solitude, voilà tout son mérite. Il faudra vous attendre à ceci, que mon pays est, comme moi, insignifiant d'aspect. Il a du bon quand on le connaît, mais il n'est guère plus opulent et plus démonstratif que ses habitants. » Au retour de ses voyages surtout, elle se rendait compte qu'il est de nombreuses régions plus favorisées ; seulement son cœur était sur les bords de l'Indre. « Je trouve le Berry, écrivait-elle à Dumas, petit, maigre, laid, mais toujours si bon-

homme. Contente d'avoir trotté sur la crête des montagnes, je suis aise de revoir mon pays plat. »

Il n'est pas douteux que ce soit là son vrai sentiment. Et pourtant, dans sa *Correspondance*, figure une étrange lettre à son ami Périgois, alors exilé à Turin, à qui elle dit son amour pour les Alpes. Je savais bien qu'elle avait gardé un vif souvenir d'un voyage aux Pyrénées, qui l'avaient « exaltée et énivrée », et aussi d'une excursion à Chamonix ; mais, vraiment, je ne croyais pas que son enthousiasme pour les montagnes allât jusqu'à lui faire détester son pays et son propre domaine. « J'ai la passion des grandes montagnes, et je subis, depuis que je suis au monde, les plaines calcaires et la petite végétation de chez nous... Quand je peux voir des sommets neigeux et des précipices, je change de nature, mon travail s'éclaire en moi-même et je comprends pourquoi je suis au monde... Et puis, j'ai la haine de la propriété territoriale. Le champ, la plaine, la bruyère, tout ce qu'est plat, m'assomme, surtout quand ce *plat* m'appartient. » O poétesse du Berry, châtelaine de Nohant, étiez-vous sincère ce jour-là ? N'étiez-vous pas le jouet de votre terrible imagination ? Je vous ai jadis un peu raillée à propos d'une excursion dans les collines de Vénétie, où vous eûtes l'illusion d'errer sur les cimes alpestres et même en pleine Cordillère des Andes, parmi les boas et les panthères... Avouez que, cette fois aussi vous exagérez. Ni les montagnes, ni la mer, ni les plus beaux paysages du monde, ne vous firent jamais oublier la vallée de l'Indre que vous regrettiez, au contraire, sitôt après l'avoir quittée...

(A suivre.)

GABRIEL FAURE.

LA GRÈCE ET L'ITALIE

C'est le monde entier qui s'est offert à l'examen de la Conférence de la Paix ; elle remanie la structure politique des Continents, en transférant d'un Etat à un autre d'énormes lots de terre, en abolissant des Etats anciens, en éveillant des nations nouvelles, en ressuscitant des puissances qui semblaient mortes...

Le bassin de la Méditerranée orientale, dont le seul nom évoque un prodigieux passé historique, n'a point échappé à ses investigations. Nulle part peut-être, une fois le traité final conclu, on n'aura tant de changements à enregistrer, car l'écroulement de l'Empire ottoman a ouvert un formidable héritage. Dans cette liquidation, les gouvernements